

1.

La vocation

Issu d'une famille nombreuse, dès votre plus jeune âge il vous a donc fallu vous battre pour prendre la parole. Avec le recul, on peut y voir un signe prémonitoire, en tout cas le révélateur d'une disposition. Mais comment cette disposition s'est-elle transformée en vocation ?

J'ai été, de longue date, intéressé par la communication. Mais, c'est pendant le service militaire que ma vocation s'est confirmée. Je suis parti à vingt ans dans un service de santé. J'avais choisi de ne pas demander de sursis pour des raisons personnelles. Durant cette période, j'ai énormément joué au bridge et au poker. On jouait des cigarettes. C'est dans ce cercle que j'ai fait la connaissance d'un psychiatre extraordinaire. Un soir, alors que le courant passait particulièrement bien entre nous, il m'a dit spontanément : « Van Eeckhout, il faut que tu deviennes orthophoniste. Ne te lance pas dans

de longues études que tu ne termineras jamais. Va t'inscrire à Paris en orthophonie. Tu devrais t'occuper d'aphasie à la Salpêtrière. » Je ne connaissais même pas son nom et, en dépit de mes efforts, je n'ai jamais pu le retrouver. Aujourd'hui, je ne sais d'ailleurs pas si j'arriverais à le reconnaître. Cette rencontre n'en a pas moins été déterminante.

Comment en est-il venu à vous donner ce conseil ?

Je l'avais rencontré pendant mes classes. Nous plaisantions souvent ensemble. Comme il voyait que je m'interrogeais beaucoup sur ce que j'allais faire de ma vie, il s'est intéressé à moi. Je revois très bien le moment où il m'a annoncé que je devrais choisir l'orthophonie. Cet homme, qu'avait-il perçu de mon propre rapport au langage pour me conseiller une voie qui allait engager ma vie ? Intuitivement, j'ai suivi ses recommandations à la lettre.

Étiez-vous arrivé par hasard dans ce service de santé ?

Pas vraiment. Vers dix-sept dix-huit ans, j'ai effectué une préparation militaire dans une section de parachutistes. J'adorais sauter en parachute mais j'ai détesté

l'état d'esprit qui y régnait. Voilà pourquoi j'ai tout fait pour rentrer dans un service de santé. Le régiment de parachutistes cherchait quelqu'un qui possédait quelques connaissances médicales – j'avais fait une année de médecine – et un diplôme de secourisme. Tout cela m'a permis d'obtenir le poste. Il m'est même arrivé d'effectuer quelques sauts avec ma mallette d'infirmier. Ensuite, j'ai été instructeur à Toul.

Vous étiez donc très jeune lorsque vous avez eu l'idée d'exercer un métier en relation avec la santé.

Oui. Très tôt, j'ai été persuadé qu'être en bonne santé c'est pouvoir aimer et parler, en un mot s'exprimer. Pour se sentir bien, il faut être capable de traduire sa pensée sans rencontrer d'obstacle. Mon désir de m'occuper de gens qui n'ont plus cette capacité vient-il de là? En fait, je sais combien le silence est insupportable, ce qui soutient ma volonté de le briser et favorise ainsi l'émergence de la parole chez l'aphasique.

J'ai entamé ma formation en 1967, en m'inscrivant en orthophonie. Le meilleur service de neurologie se trouvait alors à l'hôpital de la Salpêtrière où travaillait Blanche Ducarne, une grande aphasologue. Elle est à l'origine de beaucoup de thérapies du langage. Lorsque